

## Recherches sociographiques



### Jack WARWICK, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*

Christian Morissonneau

Volume 14, numéro 3, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055635ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055635ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

#### ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Morissonneau, C. (1973). Compte rendu de [Jack WARWICK, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*]. *Recherches sociographiques*, 14(3), 411–413. <https://doi.org/10.7202/055635ar>

Jean-Paul TREMBLAY, *Napoléon Aubin*; Roger LEMOINE, *Napoléon Bourassa*, Montréal, Fides, 1972. (Classiques canadiens, 43, 44.)

Les *Classiques canadiens* : le titre de cette collection est ambigu. Les classiques sont relatifs à une culture. Y a-t-il une culture *canadienne*? Un pays se donne les siens par une certaine cohérence de relecture de son passé. Nous sommes encore *loin* de cette mémoire collective. Et puis, nous avons du mal à nous souvenir de Pamphile LeMay ou de William Champman.

Heureusement, l'ensemble des petits volumes de Fides ne correspond pas à son intitulé. Chacun constitue un commode dossier dont on chercherait vainement ailleurs l'équivalent : introduction habituellement précise, chronologie, note bibliographique, extraits fatalement plus arbitraires. Souhaitons que l'entreprise continue, même sous une étiquette qui ne rend pas bien compte du contenu.

Je viens de parcourir deux des fascicules récemment parus. Ils répondent parfaitement aux attentes les plus exigeantes. Il faut dire que, dans un cas comme dans l'autre, ils sont les condensés de thèses de doctorat et témoignent d'une connaissance peu répandue des auteurs dont il est question.

Suisse et protestant, venu au Québec après avoir été tenté par l'aventure américaine dont d'ailleurs il n'a jamais perdu la nostalgie, Napoléon Aubin a mené ici une carrière qui lui aurait été interdite dans son pays d'origine. Ayant quitté son pays pour échapper aux querelles politiques et religieuses, il a vite épousé les nôtres. Après une brève incursion dans la poésie et le conte, qui en fait l'un des premiers artisans de notre littérature alors balbutiante, il se consacre à la polémique journalistique dans le *Fantasque* fondé par lui à la veille des événements de 1837-38. Il dirige quelque temps le *Canadien*, devient en 1849 l'un des propagandistes de l'annexion aux États-Unis. Il séjourne même une dizaine d'années chez nos voisins. De retour au Québec, il est rédacteur en chef du *Pays* et du *National*. Mais ce ne sont là que quelques-unes de ses activités : fondateur de journaux, de revues, d'associations, éditeur, Aubin aura participé à la plupart des grands courants d'idées et des batailles politiques de son temps. Il a joué dans des pièces de théâtre ; il a inventé un appareil d'éclairage ; il a même publié un *Cours de chimie*. Prodigieuse vitalité, étonnante carrière. Ayant parcouru ce petit livre, le lecteur ne pourra manquer de se reporter à la thèse de Jean-Paul Tremblay sur Aubin (*À la recherche de Napoléon Aubin*, Québec, P.U.L., 1969) : une coupe pertinente dans une période encore mal connue de la culture québécoise.

Le *Napoléon Bourassa* de M. Roger Lemoine nous reporte à une période un peu plus récente de l'histoire intellectuelle du Québec. Dans une galerie des intellectuels de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne pourrait sans doute mieux choisir pour illustrer notre culture d'antan. Peintre, ce qui n'était pas commun alors, Bourassa s'est fait disciple de l'école romaine d'Overbeck : ce qui a satisfait ses scrupules d'artiste mais ne lui a guère permis d'exprimer la sensibilité qui était la sienne. Dans le roman il a davantage épanché son imagination que dans la peinture : mais, là encore, selon les limites d'une culture très conventionnelle (du moins en surface). M. Lemoine reproduit des extraits fort curieux de la correspondance, en particulier des passages qui concernent le fils, Henri Bourassa.

Fernand DUMONT

*Institut supérieur des sciences humaines,  
Université Laval.*

Jack WARWICK, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise — HMH, 1972, 247 p. Traduction française de *The Long Journey*, par Jean Simard. (Constantes, 30)

Le titre original de cet ouvrage, *The Long Journey*, était peut-être plus vague que celui de la traduction française, mais faisait référence davantage au véritable contenu de l'étude. En effet, le thème central analysé est le Voyage, symboliquement une recherche, une quête, et son aboutisse-

ment volontaire, la régénération. Ces deux thèmes occupent presque la moitié du volume. L'auteur veut démontrer que le Nord (entendu dans le sens de « Pays d'En Haut » et surtout de région à atteindre, à travers un long voyage) a exercé et exerce une profonde influence sur la littérature canadienne-française.

L'idée pouvait être féconde en poursuivant une exploitation systématique des œuvres littéraires, et en rendant opératoire les thèmes associés au grand voyage, qui sont, pour l'auteur, selon les titres de ses chapitres : l'Empire, la Quête, la Régénération, la Révolte. D'autres thèmes, plus implicites, mais tout aussi pertinents, auraient pu prendre place. La Révolte n'apparaît que dans les œuvres récentes, et n'existe que larvée, ou sous la forme fort tempéree d'évasion avant 1950. S'appuyer sur Ringuet pour traiter du thème de la Révolte, même sur le ton ironique, n'est guère convaincant. La Révolte dans la littérature québécoise ne s'appuie pas sur les Pays d'En Haut pour s'exprimer ou alors elle est fuite ou voyage.

Les deux premiers chapitres qui servent d'introduction peuvent prêter à confusion pour le lecteur non averti. L'histoire, sans cesse rappelée, est à tout le moins peu mise à contribution pour rendre plus éclairant un contexte qui n'est pas immuable. On assiste ainsi à un glissement historique injustifiable puisque l'auteur veut atteindre une sociologie de la littérature qui se comprend en très grande partie par la connaissance des structures économiques et socio-politiques. On passe ainsi sur la Conquête, la rébellion de 1837 et le rapport Durham, les contraintes des conjonctures économiques, etc. Même chose pour la géographie. Nous voulons bien admettre que cette géographie soit surtout de l'ordre de l'imaginaire, nous pensons même qu'elle est de l'ordre du mythe, mais si l'on parle du Nord, il y a des limites au moins approximatives à respecter, du moins vers le sud, l'est et, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ouest (l'Outaouais). Quand l'auteur fait glisser le Nord jusque dans les Cantons de l'Est, il confond une région avec l'idée de partance : autant dire que le Québec tout entier est le Nord, et que tous les gens qui aspirent à partir, inconsciemment, désirent atteindre le Nord. Il y a source de confusion que Warwick n'a pas su toujours éviter : le Nord et le Voyage ne sont pas distingués suffisamment car si le Nord est évocation de départ, le voyage n'est pas toujours dirigé vers le Nord. Ainsi le héros de *Nord-Sud* de Desrosiers choisit la Californie comme terme de sa partance. L'effort d'une élite intellectuelle et de quelques missionnaires-colonisateurs, à partir de 1860 environ, a été de canaliser ces départs anarchiques géographiquement vers une région sûre, un territoire d'élection pour un peuple élu : le Nord, qui avait pour limites sud les premiers contreforts des Laurentides, et qu'on centra rapidement au nord-ouest de Montréal et à la Mattawinic ; le lac Saint-Jean étant considéré comme une exclave du Nord qui avait sa propre originalité. Contrairement aux idées soutenues par l'essayiste, nous pensons qu'il y a eu des Nord aussi « vrais » que les Pays d'En Haut dont ils ont pris la relève mythique, le Nord de Montréal étant un de ces Nord, en 1870-1890, l'Abitibi, le second, dans les décennies 1910-1930, Schefferville — Manicouagan, en 1950-1960, et la baie de James — Radissonnie maintenant. Que ces Nord s'inscrivent dans une idéologie ruraliste, industrialiste ou technocratique n'empêche pas qu'ils participent du même mythe nordique, régionalement localisable, donc bien ancré dans un espace donné, en plus de l'être dans les esprits des missionnaires et technocrates, mémorialistes, colonisateurs et ingénieurs (selon les époques). Il y a un donné géographique absolument essentiel : le Québec était quasi sans limites dans la direction du Nord, et ce territoire était singulier par sa position et son climat. La représentation sociale de ce Nord changera avec le changement économique et politique, mais elle sera toujours motivante d'action.

Nous ne voulons pas écheniller ce livre à la lecture stimulante mais nous en tenir à un niveau de critique fondamental. Ainsi il est dommage que l'auteur n'ait pas davantage approfondi le thème de la régénération qu'il mêle trop à la tradition libertine des XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles, alors qu'il y a non seulement régénération individuelle par rapport à un monde corrompu mais aussi régénération sociale d'un peuple fuyant ou évitant la Ville et l'Usine pour l'occupation du sol. À s'en tenir à la seule littérature, et à certains titres seulement, Warwick découvre une quête de l'individu alors que, par exemple, Arthur Buies lui aurait donné une dimension plus large. Il y a beaucoup de points seulement effleurés dont l'auteur n'a pas vu toute l'ampleur hypothétique ou pas voulu l'exploiter. Il y a des pages aux idées intéressantes exprimées sans que l'essayiste en tire toutes les implications. Le

Voyageur, à la fois type social et symbole marginal de la civilisation blanche et contribuant à son expansion, participant de l'Indien nomade et du Blanc sédentaire, type social et culturel intermédiaire entre le Coureur de bois et le Défricheur, est bien présenté par l'auteur qui en montre toute la force symbolique, éternelle opposition nature-culture, et opposition contrainte-liberté qui en fait un riche motif littéraire. Warwick explique en même temps le tiraillement de Joseph-Charles Taché, dans son livre *Forestiers et Voyageurs*, partagé entre une certaine fascination pour un tel personnage ambigu et une volonté délibérée de temporiser l'individualisme et le libertinage du héros. Lui-même se faisait le chantre du retour à la terre et du conservatisme social.

L'auteur nous avertit, en introduction, qu'il a choisi ses sources dans une documentation abondante. N'aurait-il pas dû ajouter le cadre de son tri? Est-ce la littérature de fiction seule, et dans ce premier choix, quels critères par exemple, l'ont poussé à privilégier le roman de Langevin *Poussières sur la ville* qui, bien qu'analysé dans une problématique « nordique », ne nous convainc pas de sa pertinence quant au thème? Pourquoi, aussi, faire entrer des écrits de Breynat et Taché qui ont peu du fictif, du moins pour ces « écrivains » eux-mêmes? Et si l'on choisit ces auteurs de « non-fiction », pourquoi négliger Buies dont l'œuvre nordique est assurément plus étoffée? Donc un choix arbitraire non expliqué. Le lecteur ne sait pas ce que Warwick a laissé de côté volontairement. Il doit se fier à l'impressionnisme de l'auteur sans trouver la justification intellectuelle qui appuie ses décisions bibliographiques.

Le lecteur trouvera, dans ce livre, ample matière à réflexion qui en dira tout l'intérêt. La thèse de Warwick a été bien traduite par Jean Simard. La langue en est toujours agréable et rend la lecture attrayante. Warwick, en plus d'avoir fait une bonne analyse des composantes du Voyage, a su trouver des clés qui ouvrent des perspectives nouvelles à l'interprétation de la littérature québécoise. Il en est d'autres à découvrir, dans le même grand thème nordique, qui peuvent renouveler ou contredire son interprétation.

Christian MORISSONNEAU

*Centre d'études nordiques,  
Université Laval.*

Pierre CARLE et Jean-Louis MINEL, (éd.), *L'homme et l'hiver en Nouvelle-France*, Montréal, Hurtubise — HMM, 1972, 206 p. (Documents d'Histoire. Les Cahiers du Québec, 10.)

Les Cahiers du Québec, qui éditent des œuvres originales et préparent des rééditions d'œuvres devenues introuvables, ont choisi pour leur numéro 10, une compilation de textes sur l'hiver et les problèmes posés à l'adaptation hivernale des Français en Nouvelle-France.

Les auteurs ont puisé dans un large éventail documentaire allant de Cartier à Kalm en passant par les relations des pères Jésuites et des voyageurs et explorateurs. On peut regretter que la correspondance des gouverneurs et intendants n'ait pas été exploitée; elle eût montré la politique officielle adoptée face à l'un des plus importants adversaires des Français: l'hiver.

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres, avec plusieurs sous-titres. On s'étonne de trouver un sous-chapitre: « le transport » dans le chapitre III, alors que le chapitre II a une entrée « Voyages d'hiver ». Mais il était bon d'insister sur le déplacement l'hiver, car l'espace est un paramètre qui a lourdement pesé sur la colonie française. Les extraits sont courts et pertinents, et suffisent à la description des principaux aléas rencontrés par les nouveaux venus. Dans une collection de documentation historique, les seuls témoignages des contemporains auraient suffi. Faire intervenir dans l'introduction les travaux des historiens et érudits actuels ne nous en apprend guère plus car la plupart ne dépassent pas, eux non plus, la description. On lit avec intérêt toutes ces citations couvrant les deux siècles d'occupation française et on peut découvrir, à travers les pages, certains progrès dus à une meilleure connaissance du milieu et à l'emprunt culturel. Le texte de Lebeau sur le coureur de bois est, à ce sujet, exemplaire de l'adaptation individuelle réussie.